

MAÎTRE COURTOIS.

CHAPITRE IV.

Un malheur n'arrive jamais seul, dit-on vulgairement. Nous voyons deux explications de ce proverbe. Souvent l'homme a l'oreille bien dure, et il est nécessaire de frapper plusieurs fois pour se faire entendre, ou encore, l'homme ayant beaucoup à expier, la Providence lui en veut ménager les occasions. Or, quelqu'en pût être le motif, les malheurs s'enchaînent et se succèdent dans la famille Courtois avec une accablante opiniâtreté. D'abord, la mort de Jenny, outre le chagrin général qu'elle occasionna, frappa deux coups presque mortels. Mme. Courtois et Charlotte demeurèrent inconsolables. La mère, depuis qu'il avait été question de marier sa fille aînée, avait placé toutes ses espérances sur Jenny, et elle la considérait comme son unique enfant. Elle perdait donc tout avec elle, et ses larmes étaient intarissables. Charlotte, encore toute exténuée de privations et de mauvais traitements qu'elle avait si longtemps endurés, ne put supporter la perte d'une sœur dévouée, elle tomba dangereusement malade. Sur ces entrefaites, une autre catastrophe vint consterner nos pauvres gens. Nous avons parlé dans le premier chapitre d'un fils de maître Courtois, qui se dédommageait au dehors des duretés paternelles. Ennuyé d'un joug si rigoureux et contre lequel il était toujours en pleine révolte, le jeune homme s'était engagé. Après quelques mois d'essais et de dégoûts, Auguste s'avisa de désertir. On le poursuivit, il voulut se défendre, tua un homme, et bientôt après, condamné par un conseil de guerre, il fut passé par les armes. Cette mort fut presque immédiatement suivie de celle de Mme Courtois, qui ne put résister à des secousses si cruelles et si rapprochées. Maître Courtois avait pleuré sur la mort de sa fille. — Je n'aurai plus ce diable sur le bras, avait-il dit en apprenant la fin tragique de son fils. — Devant la perte de sa femme, le plus vif de ses sentiments fut celui de la peur ; il lui sembla que cette cruelle mort qui s'acharnait sur les siens, se rapprochait beaucoup de sa personne. Il trembla durant quelques jours, et parut dès lors très affligé ; même il fut indisposé, et en profita pour se soigner avec empressement. Deux à trois semaines après le dernier de ces événements, il était sur pied. Néanmoins sa maison lui parut vide il changea de logement et en prit un autre petit. Il se trouva bien solitaire : aussi commençait-il à prendre Charlotte en amitié, et s'habituaient-il, ses affaires terminées, à se rendre chez ses enfants pour se reposer et se distraire avec eux, lorsque la mort vint encore lui arracher cette tardive et dernière affection. Pendant la dernière maladie de Charlotte, M. Courtois fut un tout autre homme : rien ne lui coûta ; il allait lui-même faire exécuter les ordonnances du médecin ; il épiait tous les désirs de sa fille et il sortait aussitôt pour la contenter ; chaque jour il apportait quelque nouveau cadeau dans le petit ménage ; enfin, il semblait n'avoir plus d'autre affaire que de ramener et de faire luire le bonheur autour de Charlotte. — Guéris-toi, lui disait-il, guéris-toi seulement, et tu verras ! Je veux que les marquises te regardent passer, tant tu seras brave et belle ! Et ce que je veux, fillette, tu sais si je m'entends à le faire ! Mais guéris toi, petite, que je ne te voie plus sur ce vilain lit.

Tous les efforts et tous les soins furent inutiles : il était trop tard ; le mal avait depuis longtemps jeté de profondes racines, il devait emporter sa victime. Charlotte mourut, et nous ne saurions dire qui se montra le plus désespéré, de Kerlaou ou de M. Courtois, du mari ou du père. Kerlaou vendit son fonds de commerce, réalisa le peu qu'il possédait, quitta Paris pour toujours et se retira dans le petit village de Bretagne où il était né, et où il avait encore des parents. M. Courtois resta dans Paris : ses affaires l'y attachaient. Mais son caractère, jusque-là empreint d'une teinte de jovialité, devint inquiet et morose. Pour oublier ses chagrins, il se livra avec une ardeur nouvelle à ses spéculations habituelles, et l'amour du gain rempli insensiblement les vides de son cœur. Il parvint à s'arranger encore une existence assez commode : il avait une domestique qui tenait son petit ménage et déployait le plus grand zèle autour de son cher maître, dans l'espoir, il est vrai, de se frayer une petite place dans le testament. M. Courtois lui-même, pour s'assurer une gardienne dévouée, avait fait naître ces espérances, en insinuant quelques mots sur les belles récompenses que l'enfer réservait aux domestiques fidèles. La journée se trouvait remplie par les courses, les visites, les rendez-vous, tous les tracassés des affaires : et M. Courtois se résignait volontiers à contracter un nouveau bail sur la vie de ce pauvre monde. Il eut encore quelques années d'un beau feu, durant lesquelles il vit l'or s'entasser sans mesure dans ses coffres. Tout lui réussissait avec un bonheur inespéré. Que n'allait-il pas entreprendre ? Il ruminait mille combinaisons infallibles qui, dans un assez court espace de temps, allaient l'égaliser aux plus hau-

tes fortunes, lorsqu'il s'aperçut un beau jour qu'il était malade et qu'il avait soixante-douze ans.

Il était rentré le soir malade et fatigué : il avait mal dormi, avait eu de mauvais rêves, et en se levant matin, il s'était trouvé tout faible et tout tremblant. — C'est singulier, se dit-il, moi qui ne sais pas ce que c'est que d'être malade ! Ce ne sera rien, j'espère, et cela va se passer en mangeant un morceau.

Il appela sa bonne : — Marianne, mon café ! M. Courtois, prit son bol d'une main tremblante, avala quelques gorgées qu'il rejeta tout aussitôt, et ne put aller plus loin.

— Miséricorde ! s'écria Marianne, vous êtes malade, mon cher monsieur, je cours chercher le médecin.

— Je te défends de sortir, répliqua M. Courtois avec un calme apparent ; je n'ai rien, entends-tu ? absolument rien, et je vais à mes affaires : l'appétit viendra en chemin.

— Quelle imprudence ! reprit Marianne sur le ton de la désolation, et désolée en effet que cela se passât si vite.

M. Courtois frappa du pied avec un sourd jurement, prit son chapeau et sortit. Il tint bon toute la matinée, et courut la ville comme d'habitude. Cependant, sur les deux ou trois heures de l'après-midi, il dut tourner bride subitement et regagner paisiblement son logis.

— Monsieur veut-il dîner ? demanda Marianne avec un regard scrutateur.

— Pas encore, laisse-moi.

M. Courtois rentra dans sa chambre et se laissa tomber dans un fauteuil. — Ouf ! je n'en puis plus. Ah ça ! mais, décidément, serais-tu malade, Courtois ? Pas possible ! Cependant je me sens tout à l'envers. Si j'envoyais chercher le médecin ?... Cette fille va me croire perdu et va le conter à tout le quartier ? Eh bien, à présent, qu'est-ce que cela me fait ? Faut-il me laisser mourir pour empêcher des pies de bavarder ? Quoique je n'aie pas grande confiance en la médecine, un remède bien pris, dès le commencement, peut couper court au mal ; cela me paraît assez raisonnable.

En conséquence, et d'un ton qui ne souffrait pas de commentaires, M. Courtois ordonna à sa bonne d'aller chercher le médecin. Marianne sortit aussitôt ; mais au lieu de se rendre directement chez le docteur, elle prit un détour, et, après un quart d'heure de marche, entra dans un magasin de nouveautés où elle demanda M. Victor. Un grand jeune homme d'une tournure cavalière et gaillarde se présenta.

— Eh ! bien, Marianne, est-ce qu'il y a du nouveau ? Vous avez l'air tout renversé.

— Monsieur votre oncle est malade.

— Vraiment ! s'écria le jeune homme avec une expression de figure où la surprise se mêlait à la joie.

— Bien malade ! il m'envoie chercher le médecin.

— Diantre ! ce doit être sérieux ! car le cher oncle ne s'y frotte ni volontiers, ni souvent.

— Je viens donc vous prévenir, monsieur Victor, parce qu'enfin on ne sait pas ce qui peut arriver, et il est bon que vous soyez là, autant que possible. Seulement, je vous recommande de ne pas souffler mot sur ma visite. Vous aurez l'air de venir par hasard, comme vous le faites de temps en temps.

— Soyez tranquille.

— Et puis, si vous aviez le malheur de perdre monsieur votre oncle, et le bonheur d'hériter de toute cette fortune qui ferait envie à un roi, je vous recommande une pauvre fille qui se sacrifie pour son maître sans en rien espérer. Car vous connaissez ses principes ?

— Tu vivras de tes rentes, Marianne : compte là-dessus.

— Que Dieu vous bénisse, mon bon monsieur ! Je cours chez le médecin.

— Pourvu que ce médecin n'aille pas le guérir ! se dit Victor en retournant à ses occupations.

Pendant M. Courtois attendait dans une impatience extrême : il allait et venait de son fauteuil à la croisée, et ne voyant rien venir, il se rassoyait, fermait les yeux et cherchait le sommeil, mais vainement. Pour faire diversion, il ouvrait son secrétaire, prenait son portefeuille, comptait ses billets, ses titres, ses créances. Hélas ! une larme involontaire (sinistre pressentiment) venait mouiller ses yeux. Il soupirait, refermait précipitamment le secrétaire et maugréait de plus belle sur la lenteur de Marianne. Enfin celle-ci rentra.

— Drôlesse ! est-ce ainsi que tu perds ton temps, quand je souffre le martyre ?

— A la bonne heure ! s'écria effrontément Marianne, voilà ce qui s'appelle récompenser son monde. Comment ! moi qui cours depuis deux heures après votre médecin, et qui ai fait le tour de Paris pour le voir lui-même ! Une autre fois, je saurai me tenir tranquille.